

« Mère à la charité universelle » Marguerite d'Youville

Estelle Mitchell

Numéro 26, été 1991

Entre sainteté et superstitions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7864ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mitchell, E. (1991). « Mère à la charité universelle » : Marguerite d'Youville. *Cap-aux-Diamants*, (26), 44–47.

«Mère à la charité universelle»: Marguerite d'Youville

par Estelle Mitchell*

LES QUELQUE 3000 PÈLERINS CANADIENS RÉUNIS EN LA basilique Saint-Pierre-de-Rome, le 9 décembre 1990, ont éprouvé un sentiment de fierté nationale en entendant le chef de l'Église déclara-



Peint par François Malepart de Beaucourt (1740-1794), ce portrait de la Mère d'Youville s'inspire de celui de Philippe Liébert. Ce dernier a immortalisé la fondatrice des sœurs de la Charité sur son lit de mort en 1771. (François Malepart de Beaucourt, huile sur toile, 1792. Musée du Québec).

rer: «Nous décrétons et définissons que la Bienheureuse Marguerite d'Youville est une sainte et nous l'inscrivons au catalogue des saints, établissant qu'elle doit être le sujet d'une pieuse dévotion».

Depuis longtemps on attendait l'heure où cette femme, née à Varennes le 15 octobre 1701, décédée à Montréal, le 23 décembre 1771, serait citée à l'admiration universelle.

«Peu de personnages de notre histoire ont eu autant de biographes» a dit une voix autorisée, de sorte que le présent article s'arrêtera de préférence sur les traits de sa personnalité, les influences qui l'ont marquée, les événements auxquels elle a été confrontée et surtout sur le sens d'adaptation dont elle a fait preuve. On est guidé en cela par le témoignage de son fils, l'abbé Charles-Marie-Madeleine à d'Youville, auteur de deux manuscrits traitant de sa bienheureuse mère, les «dépositions» de ses contemporains, et par les quelques confidences que Marguerite a laissé échapper dans sa correspondance. Cette «femme-forte», ainsi qu'on l'a désignée de son vivant même, ne se racontait pas volontiers. Elle a toutefois fait quelques aveux donnant la mesure de sa grande âme.

Préparation lointaine

Christophe Dufrost de Lajemmerais, père de Marguerite, descend sur nos rives en 1685. «Fort attaché au sol natal» – pour lui, il s'agit du domaine paternel de Médréac, en Bretagne – il ne semble pas projeter de s'établir au pays neuf. Il n'a de richesse que sa noblesse authentique, son courage et sa valeur morale. Il ne tarde guère toutefois à se distinguer sous les ordres de Denouville, de Des Bergère, de Louvigny; des gouverneurs, dont Frontenac qui n'a pas l'éloge facile et qui dira de lui: «bon officier propice pour le pays». Et, plus tard: «Les sieurs de Lajemmerais et de Lignery que vous avez honorés d'une compagnie chacun sont deux très bons sujets et la justice que vous avez rendue à leur ancienneté et à leur mérite fait plaisir à tout le corps».

Après avoir servi à titre de garde-marine, de lieutenant en pied, d'enseigne de vaisseau, de commandant au fort Cataracoui – aujourd'hui Kingston – il est fait capitaine, grade militaire le plus élevé auquel l'on puisse aspirer dans la colonie. La nostalgie du pays natal se dissipe, Marie-Renée Gaultier de Varennes, fille de l'ex-gouverneur de Trois-Rivières retient l'attention du noble soldat. Le contrat de mariage «fait et passé en l'une des salles de la maison seigneuriale de Varennes, le 10^e jour de janvier de l'an 1701, précède le mariage de huit jours». Marie-Renée reçoit en guise de dot, un lopin de terre s'étendant jusqu'à la grève alors que le futur

époux n'apporte que sa solde. Il a quarante ans, elle n'en compte pas encore dix-neuf. C'est en l'humble maison de bois «en coulis» que s'écou- lent pour le jeune couple sept années de bon- heur, marquées par la naissance de l'aînée Marie-Marguerite.

En 1707, Lajemmerais se porte acquéreur de la moitié de la grande Île de Varennes. Bref, tout semble bien aller dans le meilleur des mondes lorsque le capitaine décède à Montréal, le 1^{er} juin 1708, vraisemblablement victime de l'épidémie responsable du décès de 125 personnes au cours du premier semestre. Il laisse six orphelins: trois filles et trois fils dont le dernier, pos- thume, verra le jour le 6 décembre suivant.

Marguerite, mieux que ses frères et sœurs, a pu apprécier ce père affectueux et bon, ce protec- teur et pourvoyeur auprès de qui on se sentait en sécurité. Le souvenir qu'elle conservera de lui est tout à l'honneur du capitaine. De plus, la disparition du chef de famille entraîne un état de gêne, voire même de misère au foyer. «La dame de Lajemmerais est dans la détresse. Cette fam- ille ne subsiste que par les charités qui lui sont faites», écrit madame de Vaudreuil.

Chez le bisaïeul maternel, Pierre Boucher, sei- gneur de Boucherville, Marguerite passe un certain temps avant de partir pour Québec. De nouveau, il lui est donné de voir vivre un père exceptionnel, un homme qui s'est illustré au service de son «Pays de la Nouvelle-France» et qui s'est mérité l'estime de tous.

Au monastère des ursulines, l'adolescente se signale par son intelligence précoce, son vif dé- sir d'apprendre et le sérieux de son caractère. Une institutrice émérite, décelant en quelque sorte qu'une carrière particulière serait le lot de l'étudiante, lui fait don d'un opuscule intitulé: *Les Saintes Voies de la Croix* par l'abbé Henri- Marie Boudon.

Marguerite reçoit, au monastère, la formation religieuse qui orientera son existence. Elle se familiarise avec la spiritualité de la grande Marie de l'Incarnation et est persuadée que «c'est par le Cœur de Jésus, la Voie, la Vérité, la Vie qu'on atteint le Père Céleste». Cette prière est de récita- tion quotidienne au couvent.

...À l'œuvre...

Revenue au foyer de Varennes, la jeune fille se distingue par l'ardeur qu'elle apporte au travail car, dit son fils, elle s'efforce de gagner de quoi faire subsister ses frères et sœurs. Heureuse- ment pour le budget familial, les travaux de cou- ture et surtout de broderie abondent, car l'on brode tout, depuis les souliers jusqu'aux ves-



«Le Père éternel». Mar- guerite d'Youville commande elle-même ce tableau à Paris et le reçoit en 1741. Sauvé d'un incendie en 1765, il est conservé aujourd'hui à la maison mère des sœurs Grises à Montréal. (Archives des sœurs de la Charité, Montréal).

tons. Marguerite s'avère en outre une précieuse auxiliaire pour sa mère, car elle exerce une salu- taire influence chez ses cadets et cadettes: «Tous lui portent une profonde affection et l'hon- norent du titre de confidente».

Il n'est pas étonnant que mademoiselle de La- jemmerais, malgré sa pauvreté, soit courtisée par un certain jeune homme de la haute so- ciété... Mais voilà que madame de Lajemmerais convole en secondes noces avec un personnage



Cette œuvre d'un artiste italien illustre les diffé- rentes œuvres créées par madame d'Youville. (Archives des sœurs de la Charité, Montréal).

peu reluisant, Thimothée Sylvain, qui est parvenu à décrocher un brevet de médecin pour la région de Montréal. La mésalliance met fin aux assiduités de monsieur Piot de Langloiserie, ainsi que le nomme la tradition. Expérience pénible mais précieuse pour Marguerite qui se rend compte de l'inconstance du cœur humain.

...et à l'épreuve...

Deux ans ont passé depuis que la famille Lajemmerais-Sylvain s'est transportée à Montréal. Le 11 août 1722, dans la maison de la rue Saint-

trois frères de la future épouse poursuivant alors leurs études au Séminaire de Québec.

Le lendemain, 12 août, l'abbé Yves Priat célèbre leur mariage en l'église Notre-Dame. Tout laisse croire que l'union sera heureuse. Les Youville reçoivent la protection du gouverneur. Même pauvre, Marguerite est issue d'une noblesse authentique, ce qui représente un avantage au regard de François. Elle est de plus, une des plus belles personnes de son temps et déjà elle a prouvé ses qualités de maîtresse de maison et d'éducatrice auprès de ses frères et sœurs. Charles et Joseph se destinent au sacerdoce et Christophe s'engagera à la suite de l'oncle de La Vérendrye, découvreur de l'Ouest canadien. Clémence et Louise, ses sœurs, fonderont des foyers dont Lajemmerais père aurait lieu d'être fier: il y reconnaîtrait les valeurs qu'il s'est efforcé d'instaurer dans le sien.

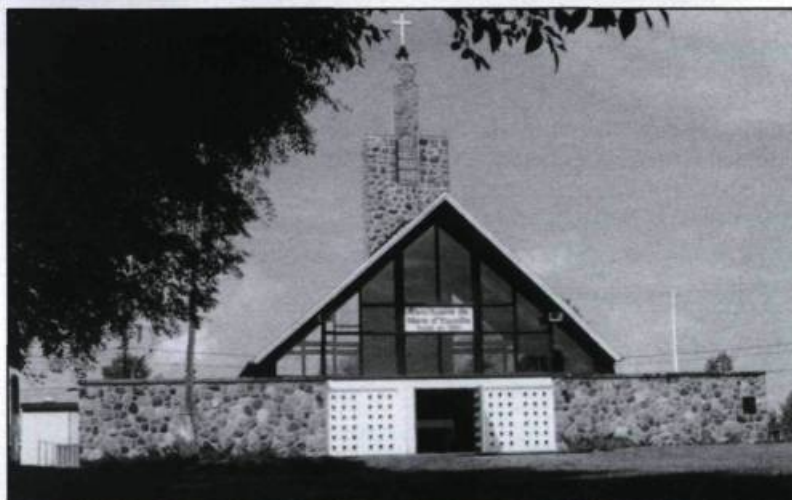
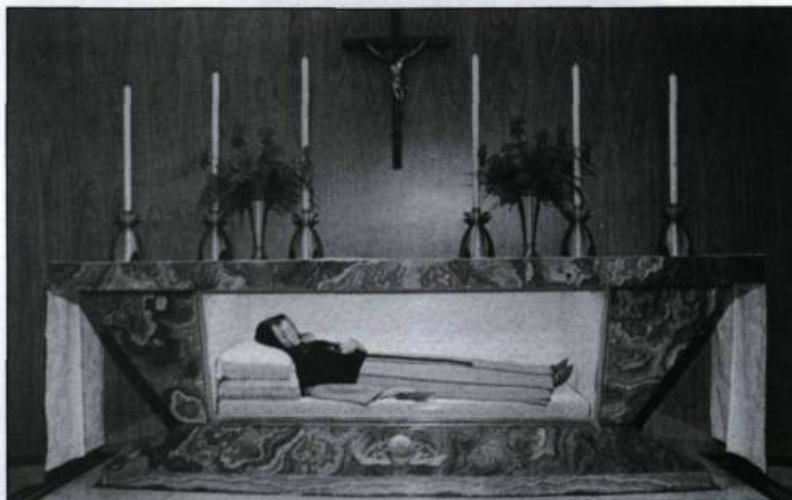
Quant à Marguerite, elle découvre bientôt qu'elle a uni sa destinée à un homme volage qui consumera en divertissements toute sa succession et fait preuve d'indifférence à son endroit. Lorsqu'il perd son protecteur, en 1725, les marchands de Montréal qu'il a lésés par son commerce illicite le traquent littéralement.

En la maison de ferme du Bout de l'Île, la jeune femme fait face à une situation inextricable, apparemment sans issue. Elle marche dans le noir, mais l'Esprit qui souffle où il veut l'incite à saisir «que le Seigneur se tient à la porte et qu'il frappe»... et Marguerite lui ouvre. Elle dira plus tard de cet instant mémorable que depuis lors «le Père Éternel est devenu l'objet de toute sa confiance» (12 octobre 1767). La montée de Marguerite en l'abandon filial s'explique à la lumière de cet aveu. En consentant à l'appel des cimes, la jeune femme s'abandonne pleinement entre les mains du meilleur des pères. La bonté qu'elle a admirée jadis chez Christophe Dufrost de Lajemmerais, et par la suite, chez Pierre Boucher, elle la reporte sur Dieu en la multipliant à l'infini. On ne saurait expliquer autrement la transformation qui s'opère en elle et qui étonne son entourage. De bonne chrétienne, elle devient chrétienne fervente et lorsque, par suite du décès de François le 4 juillet 1730, elle peut donner libre cours à son zèle. On la voit se constituer la servante des pauvres. Elle les regarde à la lumière de sa grâce spécifique: enfants comme elle de Dieu-notre-Père.

Toutes voiles dehors...

Marguerite, sans négliger l'éducation de son fils Charles, seul survivant de ses six enfants exploite les ressources de son génie afin d'assurer la subsistance de sa grande famille. Guidée par les messieurs de Saint-Sulpice, aidée des trois

Gisant de sainte Marguerite d'Youville dans la chapelle qui lui est consacrée à la maison mère des sœurs Grises à Montréal. (Carte postale. Archives des sœurs de la Charité, Montréal).



Sanctuaire érigé en l'honneur de sainte Marguerite d'Youville sur l'emplacement de sa maison natale à Varennes. (Carte postale. Archives des sœurs de la Charité, Montréal).

Vincent – propriété de madame de Varennes – a lieu la signature du contrat de mariage de François Madeleine d'Youville et Marie-Marguerite Dufrost de Lajemmerais. De grands personnages assistent à la cérémonie: «le haut et puissant seigneur, messire Philippe Rigaud, marquis de Vaudreuil, gouverneur général et son épouse; messire Claude de Ramezay, gouverneur de Montréal et sa dame; le sieur Sylvain «médecin et chirurgien de cette ville», la mère et la grand-mère maternelle de Marguerite, ainsi que les membres de la famille des contractants, sauf les

compagnes qu'entraîne son exemple, elle ne refuse aucun travail pourvu qu'il soit honnête et accueille ses protégées en la maison Le Verrier qu'elle a louée en septembre 1737. La persécution des Montréalistes, l'incendie de 1745, les difficultés suscitées par l'intendant François Bigot, la guerre, rien ne l'arrête. Soldats français et anglais, fuyards, esclaves, Amérindiens et Noirs, tous sont accueillis en cette institution véritablement devenue hôpital général qu'on lui a confié depuis 1747. Elle déplore «l'abandon que la France fait de Nous» et se préoccupe de la survie de l'Église. Elle défraie en partie le coût des études de Pierre Ménard, futur prêtre. Lorsque les choses se stabilisent et que M^{re} Jean-Olivier Briand vient prendre possession du siège épiscopal de Québec, elle manifeste sa joie, oubliant les soucis que lui cause un second incendie survenu en 1765. Son labeur s'achève presque en même temps que sa vie. Elle peut partir maintenant, son petit groupe de bénévoles est devenu, depuis le 3 juin 1753, une congrégation religieuse vouée aux pauvres et conséquemment assurée de pérennité.

Le 23 décembre 1771, une croix lumineuse apparaissant au-dessus de l'hôpital annonce aux Montréalistes qu'une grande femme, la mère des pauvres, a quitté la terre.

L'Église reconnaîtra les mérites de madame d'Youville par la béatification en 1959 et la canonisation trente et un ans plus tard. Ainsi se réalisait à son égard la prédiction d'Isaïe: «Si tu donnes de bon cœur à celui qui a faim, si tu combles les désirs du malheureux, ta lumière se lèvera dans les ténèbres et ton obscurité sera comme la lumière de midi».

La communauté fondée par sainte Marguerite d'Youville, grâce aux six familles religieuses qui la composent, perpétue l'action bienfaisante de l'illustre Canadienne au pays même, aux États-Unis, en Haïti, en Afrique, au Japon, au Brésil, en Colombie et en République Dominicaine.

Sous le soleil de minuit, au pays des neiges, tout comme sous le soleil tropical de l'Afrique, on s'efforce d'imiter cette femme «qui a beaucoup aimé Jésus-Christ et les pauvres», se méritant ainsi le beau titre de Mère à la charité universelle. ♦



Monument de sainte Marguerite d'Youville sur les bords du grand fleuve Saint-Laurent. Il perpétue son souvenir à Varennes. (Carte postale. Archives des sœurs de la Charité, Montréal).

* Historienne, sœurs Grises de Montréal

À l'occasion de la canonisation de Marguerite d'Youville

nous offrons aux Sœurs Grises de Montréal
et aux Sœurs de la Charité de Québec
nos plus fraternelles félicitations
pour la mission exceptionnelle de charité
qu'elles ont accomplie
et qu'elles continuent d'accomplir
dans notre société québécoise

Les Servantes du Cœur Immaculé de Marie
dites
Les Sœurs du Bon-Pasteur de Québec